

Humble J. J. Ross
Quebec

L'IMPARTIAL

ORGANE DE LA DIVISION MONTARVILLE

Toute communication relative au Journal devra être adressée à J. B. ROULLIARD, Longueuil.

J. B. ROULLIARD, Directeur. Vol. I.

LONGUEUIL, JEUDI 29 JANVIER 1885.

No. 2. ROULLIARD & CIE. Propriétaires.

L'Impartial

LONGUEUIL, 29 JANVIER 1885.

Avis de la Rédaction.

En remerciant bien cordialement nos amis pour les bons conseils qu'on nous a prodigués, nous devons en même temps faire remarquer aux correspondants que nous nous sommes imposés un règlement, qui est de respecter les susceptibilités individuelles.

Ce règlement sera suivi, aussi longtemps que la direction du journal sera entre nos mains; il n'y aurait que dans le cas d'attaques directes contre nous, que nous nous autoriserions à le varier.

Nos nombreux correspondants seraient probablement surpris, d'apprendre que déjà une dizaine de correspondances nous ont été adressées, lesquelles si nous les avions publiées, nous aurions mis autant de procès sur les bras pour libelle.

Nous voulons être impartiaux de fait, dire de nos citoyens autant de bien que possible et garder le silence sur des peccadilles insignifiantes plutôt que de dire du mal de qui que ce soit, à moins que ce soit dans l'intérêt général.

Nous prétendons qu'un bon journal peut être fait sans descendre aux personnalités.

LA SESSION.

Aujourd'hui s'ouvre à Ottawa la session du parlement fédéral. On dit généralement que la session sera de courte durée, que peu de mesures seront mises à l'étude. Cette opinion nous paraît mal fondée; nous croyons au contraire que la session sera longue et qu'elle aura des débats importants.

A part des mesures ministérielles qui devront d'après les apparences, être assez nombreuses; nous voyons que l'opposition s'organise de manière à offrir un programme tangible à l'appréciation de la députation. Le chef de la gauche s'est montré en plusieurs occasions durant la vacance, il a parlé de telle façon à indiquer ses vues et celles de son parti sur presque toutes les grandes questions à l'ordre du jour. Il n'y a, à ce sujet, que rendu en chambre. M. Blake prononcera d'une manière précise ses idées et soumettra ses opinions aux votes de la chambre.

Probablement que ce programme ne rencontrera pas l'approbation des chambres actuelles, que les idées entretenues par le chef du parti libéral seront écartées par une majorité formidable. Mais M. Blake est habile et il sait que pour préparer l'opinion publique à marcher avec lui, il doit provoquer à la chambre une discussion sérieuse et faire enregistrer les votes. Armée de ces votes, il pourra se présenter devant les électeurs aux prochaines élections et demander à la population de se prononcer en connaissance de cause sur le programme des deux partis. C'est ainsi qu'à agi Sir John pendant qu'il était le chef de l'opposition. Il soumettait ses vues au parlement, proposait des amendements aux mesures ministérielles, provoquait des votes alors même qu'il était certain d'être défait par une majorité écrasante, mais il comptait pour l'avenir, il se préparait des armes pour les combats des élections suivantes. Il devra en être ainsi à cette session, car le terme des élections prochaines approche insensiblement; les deux partis doivent nécessairement se préparer au grand combat. Il y a encore une autre

chose dont le chef de l'opposition devra tirer avantage.

Cemoif quoique peu apparent, est cependant appréciable à un haut degré pour les hommes qui s'y connaissent. On a remarqué que la députation est toujours beaucoup plus indépendante à la fin d'un parlement qu'au début. A la fin d'un parlement l'examen de conscience commence et tel député qui aurait une petite faute, un rien à se faire pardonner, à faire oublier, devient devant ce vote d'une délicatesse scabreuse, les électeurs qui approchent l'effraient à tel point qu'il refuse tout frein et s'émancipe d'une manière alarmante pour les chefs de parti. C'est alors qu'il est difficile de faire bonne garde autour de la bergerie. Le loup est vu presque d'un aussi bon œil que le berger. Cette règle s'applique à tous les partis, mais il est bien connu que c'est le parti au pouvoir qui est plus exposé à souffrir de son application. Nous pouvons donc nous attendre à des débats sérieux et des discussions importantes; d'un autre côté il paraît que le gouvernement aura plusieurs mesures importantes à soumettre, entr'autres sur la faillite, sur les élections, sur les banques, sur nos pêcheries et quelques autres sujets d'une importance non moins grande; enfin il devra être question de l'achèvement de la route du pacifique. Ce chemin doit se prolonger dans l'intention de ceux qui ont conçu l'idée d'une mer à l'autre. Il faut donc qu'il atteigne l'Atlantique. Sans cela l'ouvrage ne sera qu'à moitié fait. Nous espérons qu'à la prochaine session, cette question sera finalement décidée. Nous avons déjà fait connaître nos vues à ce sujet dans ce journal. Nous favorisons le chemin par la rive sud du St. Laurent. Pour nous, cette question est de beaucoup la plus importante de toutes celles qui peuvent être proposées. Nous devons considérer comme une grave injustice à notre égard si le gouvernement ne favorise pas ce chemin. Il n'y a dans toute la puissance que les comités de la Rive sud du St. Laurent qui n'aient pas été dotés par le gouvernement de ce pays d'octrois pour aider à la construction de chemins de fer. Pour avoir été les premiers à établir ce pays, il paraît que nous devons être les derniers à recevoir un peu de ce qu'on a donné avec tant de profusion partout ailleurs. Enfin mieux vaut tard que jamais et nous espérons que le gouvernement dans le choix qu'il aura à faire sur la ligne qui doit servir de prolongement du chemin de fer du Pacifique, saura reconnaître nos droits et nous accorder une justice tardive. Il sera aussi probablement question du renouvellement du traité de réciprocité avec les Etats-Unis. Cette question intéresse vivement la population agricole du pays et nous promettons à nos lecteurs de les renseigner complètement sur la discussion qui pourrout avoir lieu à ce sujet dans la Chambre des Communes. Nous attendons que ces différentes mesures soient soumises aux chambres pour en donner à nos lecteurs une application que nous nous efforcerons de faire d'une manière juste et impartiale.

LA LIGNE COURTE.

Nous revenons à la charge, et personne n'en sera surpris; car chacun sait que c'est le temps le plus opportun pour discuter cette question.

La session fédérale est ouverte de cette après midi; il est hors de tout doute que la ligne courte sera le signal d'une passe d'armes splendide durant la session. Le temps presse donc; il ne faut aucun retard à faire valoir nos droits.

Nous posons comme principe que le gouvernement ne peut et ne veut

pas faire de la ligne courte une question de parti; c'est après avoir examiné les différents rapports des ingénieurs que le gouvernement devra se décider dans un sens ou dans l'autre.

Nous sommes heureux de voir que la presse quotidienne française, sans distinction de parti, commence à s'occuper sérieusement d'un chemin de fer sur la Rive Sud du St. Laurent.

Outre qu'il y a en jeu une question nationale; car, on sait que tous les comtes, qui bordent le Sud du St. Laurent, de Québec à Montréal, sont exclusivement français; on semble se rappeler aussi qu'il y a encore une plus grave question de justice et d'équité. En effet, répétons le encore; qu'avons nous reçu, nous habitants du Sud, du gouvernement fédéral et du local? Rien on a peu près rien.

Un mille de canal dans Chambly; et encore quel canal! Dans Verchères, rien; l'Etat n'a jamais dépensé un sou dans ce comté.

Dans Richelieu, rien; si Sorel est prospère, et grandit, c'est grâce à l'énergie de ses concitoyens qui n'ont pas regardé aux dépenses pour se créer le plus beau port intérieur du St. Laurent.

Dans Yamaska, on a commencé l'an dernier à dépenser quelques milliers de dollars pour y creuser une rivière; jusque là, ce comté était resté dans un oubli complet.

Nicolas n'a jamais rien eu; Lobi-nière n'est pas dans une meilleure position. Lévis a été plus favorisé; mais encore on pourrait dire que c'est sa position voisine de Québec qui l'a fait avantager par l'Etat.

En récapitulant, la Rive Sud ne trouve à son actif rien ou presque rien. Peut-on prétendre que les choses aillent toujours de même; il ne faut pas abuser de la patience de qui que ce soit, encore moins de personnes qui ont toujours été maltraitées et méprisées.

Nous comptons sur le concours actif des députés de ces divers comtes. Leur intérêt est celui de leurs constituants, et nous venons d'indiquer quel est celui de leurs électeurs.

Si l'agissait de faveurs, nous pourrions le prendre sur un autre ton; mais remarquons toujours que nous ne demandons que justice, et nous sommes en mesure d'exiger qu'elle soit strictement exécutée.

Et surtout, ne confondons pas la question; nous ne parlons pas ici au point de vue local; notre but est plus relevé et d'un intérêt plus général.

Que le gouvernement accorde des subsides à Montréal et Sorel, nous n'y avons aucune objection; au contraire, nous en serons heureux; car, ce chemin le mérite plus que tout autre. Mais encore une fois, ce que nous voulons, c'est que la ligne courte passe sur la Rive Sud du fleuve, et ce, en côtoyant le fleuve lui-même. S'il y a impossibilité de réaliser ce projet, qu'au moins, on nous donne la garantie de subsides assez élevés pour encourager une compagnie à bâtir et exploiter utilement cette ligne.

Nous allons voir nos députés bientôt à l'œuvre; et, s'il arrive quelque trahison quelque part, nous saurons en avertir nos lecteurs; ceux-ci en temps et lieu sauront se rappeler ceux qui méritent leur approbation pour le dévouement dont ils auront fait preuve sur une question aussi vitale pour la Rive Sud.

L'ANACONDA.

LE PACIFIQUE CANADIEN.

Le Pacifique Canadien sera bien tôt terminé. Des trains directs circuleront l'automne prochain entre Montréal et le Pacifique.

La distance entre ces deux points est de 2,900 milles ou 430 milles de

moins qu'entre New-York et San-Francisco. Depuis Montréal jusqu'à Yokohama dans le Japon, par voie du Pacifique, la distance est de 10,977, ou 1,013 milles de moins que par New-York et San-Francisco. Lorsque le Pacifique s'étendra jusqu'aux provinces maritimes avec une ligne directe allant à Louisbourg, C. B. la traversée entre l'Angleterre et l'Amérique se fera facilement en cinq jours et le trajet de Louisbourg jusqu'à l'Océan Pacifique se fera en cinq jours de plus, cela fera dix jours pour aller de Londres à Vancouver, sur la côte du Pacifique. La traversée entre Vancouver, et Kokohama peut se faire en 14 jours; le voyage entier pourra aussi s'accomplir en 24 jours, ce qui est d'au moins 20 jours plus court que le voyage par Gibraltar et le canal de Suez. On pourra aller de Londres à la colonie anglaise de Hong Kong en moins de 30 jours, sauvant 15 jours sur le trajet par Gibraltar et Suez. Et pendant tout ce temps le voyageur n'aura pas cessé d'entendre les sons du tambour anglais, ni de voir flotter le "Union Jack."—C. D. ETATS-UNIS.

Tout cela, certes est beau et grandiose; mais lorsque l'on réfléchit que c'est nous qui payons la musique, en attendant qu'on nous fasse danger, nous sommes enclins à moins admirer ce déploiement de faste.

Nous avons toujours compris et nous croyons encore, que nous aurions pu dépenser notre part des millions absorbés dans cette entreprise, à meilleur escient, et pour le plus grand intérêt de nos nationaux en aidant à notre colonisation et en améliorant nos voies de communications intérieures.

Fasse le Ciel, que cette longue ligne de voies ferrées, qui déjà prend les proportions d'un gigantesque anaconda, ne le devienne pas de fait, et que ces anneaux redoutables ne s'entrent et ne broient notre nationalité déjà si précieuse, isolée comme elle l'est sur le continent d'Amérique et ne pouvant compter que sur elle-même, sur le dévouement de son clergé, et la sagacité de ses hommes politiques.

Il faudra bientôt à ces derniers, un courage à toute épreuve, s'ils ne veulent mériter le mot dur peut-être, mais vrai comme l'homme qui le prononça: "A quatre pattes, les canadiens."

Les chevaliers du labour.

—LES SAISIES—

On est forcé de remarquer qu'au fur et mesure que l'éducation se propage parmi les classes industrielles, une sourde dissatisfaction trouve expression presque chaque fois que l'occasion s'en présente, et l'ouvrier instruit mal rémunéré, et encore, plus mal protégé, émet précisément ce qui le rend le plus, pousse naturellement des cris plus aigus, et il faut dire le mot, plus compris, que les logues phrases échevelées de certains de nos tribuns les plus érudits.

Après tout, si nous admettons que le travailleur a des devoirs à remplir envers la société, il faut admettre, qu'elle aussi, a des obligations envers le travailleur; et puisqu'on exige que le travailleur accomplisse son devoir, il ne serait que juste que la société s'acquittât en même temps de ses obligations envers lui.

Le fait-elle toujours? Sans hésitations nous disons non. La justice que l'on représente avec un bandeau sur les yeux semble toujours établir intuitivement ou parce qu'elle risque un œil, que le pauvre diable a toujours très difficilement gain de cause contre le capitaliste.

De là acrimonie de part et d'autre, et première cause de dissatisfaction;

car le fait est, que le travailleur ainsi que le petit employé, réalise très bien qu'il est maltraité par les lois.

Il est facile pour le négociant ou capitaliste malheureux dans les affaires, de recommencer son négoce, en s'adjoignant un associé, mais, pour l'employé salarié, l'artiste, l'ouvrier, le cultivateur enfin, comment pourra-t-il recommencer lui?... Le malheureux est écrasé par l'action de la loi, vu que la nature même de ses occupations l'empêche de pouvoir l'éviter; et comme cette loi est sans pitié aucune, qu'elle permet la destruction du foyer domestique, nous nous trouvons donc en présence de la cause principale de la dissatisfaction qui existe, la cause la plus prolifique de misères, de souffrances incalculables.

Il faut, pour qu'une loi soit juste, que ses effets soient les mêmes pour tous et surtout, il faut qu'elle soit acceptée de bonne foi, par la presque totalité de la population.

En est-il ainsi? Certes non; et il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste des hommes d'affaires pour s'en convaincre.

Donc, il est acquis que le commerçant malheureux a trouvé un remède à ses malheurs et qu'il l'applique. C'est l'acte de société.

Mais, le travailleur artiste, employé, ouvrier, n'a pas de remède sous la loi, sauf un seul, et très héroïque puisqu'il tue le patient.... c'est la fuite.

Où l'émigration est alors la seule planche du salut, pour le malheureux ouvrier naufragé; aussi il s'en savaît et elle le conduit loin, bien loin de nous. Mais ce n'est pas tout; si le pauvre émigré canadien, se mourant de nostalgie, revient au pays, toute une horde de sangsues légales sont là prêtes à lui faire connaître les douceurs de la loi, et l'intérêt profond qu'on prend envers lui.

Ordinairement, le malheureux se débat quelque temps et puis il disparaît, il s'en va mourir à l'étranger.

Cette loi a déjà chassé près des trois quarts d'un million de nos concitoyens, sans compter leurs enfants, nés aux Etats-Unis qui sont légalement classés comme américains, et de fait, ils le sont.

Il est donc nécessaire de changer cette loi désastreuse pour tous, pour le créancier, comme pour le débiteur? Car, avec le système suivi actuellement, il ne reste ordinairement rien après avoir payé les frais, sinon, les larmes des pauvres mères, les sanglots des enfants, et le désespoir du malheureux travailleur.

Nous continuerons à agiter cette question, jusqu'à ce que cette loi inique soit amendée ou abrogée, et dans notre prochain numéro nous présenterons à nos lecteurs un tableau saisissant du fonctionnement de cette loi odieuse.

LA QUESTION DU FOIN

Depuis 1883 on agite constamment la question du remboursement des droits prélevés en excès par la douane des Etats-Unis, sur le foin exporté du Canada de 1868 à 1882.

Cette question qui a été discutée dans les journaux, soulevée au Parlement et qui récemment encore, est revenue devant le public sous la forme d'une accusation politique, nous semble être complètement ignorée même de ceux qui veulent en tirer un profit quelconque.

Elle est pourtant bien simple et peut se résumer en quelques mots.

En 1868, l'administration de la douane américaine classa le foin comme produit manufacturé et le frappa d'un droit de 20 p. c. au lieu de 10 p. c. qu'il payait comme produit agricole.

Jusqu'en 1880 les expéditeurs payèrent ces 20 p. c. mais un avocat ayant alors signalé l'erreur volontaire ou non faite

Feuilleton de L'IMPARTIAL.

LES PIEDS-NOIRS.

CHAPITRE III

MARK MORROW

Iverson revint, soucieux et fort préoccupé, à sa tente. Déjà il sentait que les grâces de Sylveen avait fait une profonde impression sur son cœur. Les singularités de Nick Whiffles ne réussissent pas à le détourner de ses pensées. Elles n'étaient cependant pas éclairées par les rayons de l'espérance. Le doute et un sentiment indéfinissable de jalousie les empoisonnaient. La sinistre figure de Mark Morrow se dressait sans cesse entre l'image de la fille du guide et lui ; et la crainte que Sylveen ne le lui préférât le torturait constamment.

Obéissant à une influence irrésistible, il se rendit, le lendemain, chez Saul Vander, renouveau sa visite le jour suivant, et se lança à toutes voiles sur l'océan de l'amour. Quatre jours après sa première entrevue avec Sylveen, Nick Whiffles et lui causaient, un matin, près du camp des trappeurs, qui étaient sur le point de se mettre en expédition, quand Mark Morrow arriva, monté sur son magnifique cheval et suivi d'un domestique. Ils s'arrêtèrent à côté de Kenneth.

—J'aperçois un nuage sur son front, murmura Nick, je mettrais ma tête à couper que ça couve un orage. Il vous ajuste avec son œil droit comme avec une carabine. —Quel est cet individu qui vient derrière lui ? demanda Kenneth. —Un individu que j'ai vu quel que part ; je ne saurais le nommer. Quel air de chat tigre il a ! Kenneth reporta ses yeux sur le maître et s'inclina brusquement. Morrow répondit à ce salut, par un imperceptible mouvement de tête, sauta à terre et jeta au domestique les rênes de son cheval. Puis il se tourna lentement, mais résolument vers Kenneth. Une sourde irritation paraissait l'agiter. Sans dire un mot, il se croisa les bras sur la poitrine et braqua sur Iverson des yeux insolents. Une démonstration aussi inattendue ne manqua pas de surprendre Kenneth. Un instant il fut troublé, et les lèvres de Morrow exprimèrent le dédain triomphateur.

Mais l'embarras du jeune homme ne dura guère. Reprenant son empire sur lui-même, à son tour, il toisa délibérément l'étranger, lui rendant assurance pour provocation. Le regard du premier était perçant, rusé ; celui du second froid et invulnérable.

Nick Whiffles recula de trois ou quatre pas, s'accouda négligemment sur le canon de sa carabine, et observa cette étrange rencontre avec une inimitable insouciance : " Qui diable sera le vainqueur dans ce terrible combat à coups d'yeux ? " se demandait sans doute avec curiosité le chasseur.

En s'apercevant que la force morale de Kenneth répondait à la fureur dont il faisait preuve, Mark Morrow eut un terrible froissement de sourcils. La rage l'emporta sur résolution qu'il avait prise d'affecter du mépris. Les traits se contractèrent affreusement. Des éclairs jaillirent de ses prunelles ardentes ; tout en lui dénota l'empoiement arrivé à son paroxysme.

Jamais, au contraire, Kenneth s'était montré plus composé. Il avait un air vraiment majestueux. Exaspéré par cette impassibilité à laquelle il ne s'attendait pas, Mark le frappa, de son lourd gantelet de fourrure, à la face.

—Je vous comprends, dit le jeune homme de sa voix ordinaire et sans changer d'attitude, o. laissez échapper un signe de colère. Vous ne m'avez pas dit la cause de votre querelle et je ne la connais pas ; mais je n'y tiens guère. Vous aurez ce que vous cherchez.

La physionomie de Mark s'altéra un peu. Il commença à concevoir plus de respect pour son adversaire, et comprit qu'il lui importait de se contenir, pour se montrer à la hauteur de Kenneth.

—Le choix des armes vous appartient, dit-il d'un ton modéré.

—Je le sais, répondit Iverson, et ajouta-t-il lentement, je choisirai les armes.

Il appuya si particulièrement sur ces mots Mark Morrow tressaillit. —Mais je voudrais, d'abord, pour suivre, Iverson, savoir si je vous ai scié ment ou à mon insu, insulté vous ou les autres. Comme l'un de nous deux doit mourir, et comme la mort est une chose importante et solennelle, je désire l'aborder en sachant pourquoi, et, avec une bonne conscience et si c'est possible.

—Ça ne me paraît pas utile, d'autant plus que je vous ai insulté d'une façon qui ne saurait être oubliée, au moins par quiconque prétend au titre de gentilhomme. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai, contre vous un motif de haine mortelle.

Il s'arrêta ; mais incapable de dompter davantage le ressentiment qui fermentait dans son sein, il s'écria bientôt, en écumant de fureur : —Nous n'avons pas besoin d'intrigants parmi nous ; tout étranger qui vient ici doit prendre garde de ne pas courir sur les brisées de Mark Morrow !

—Sylveen ! dit Nick Whiffles, comme s'il se parlait à lui-même.

Les deux antagonistes, par un mouvement commun, jetèrent les yeux sur Nick, puis les reportèrent l'un sur l'autre. Sur leur physionomie, on put lire le mot de l'émigreur, ce que tous deux savaient par cœur mais ne voulaient pas prononcer. Kenneth rougit jusqu'aux tempes et Morrow resta déconcerté.

Toutefois ils se remirent promptement. —Me parlez-vous ? dit impatientement Iverson en s'adressant à Nick. —Ma foi, non, répondit-il, en tapotant avec la paume de sa main sur la gueule du canon de sa longue carabine ; ma foi, non, mais j'aimerais assez à le faire, quoique vous ayez assez de quoi vous occuper à présent, ou bien, je le jure, votre serviteur !

Kenneth se tourna vers Morrow : —Vainement, dit-il avec sévérité, vous voulez cacher vos motifs réels. Si vous ne les avouez pas, je puis certainement les supposer. —Pourquoi diable les demandez-vous alors ? Quelle différence cela fera-t-il dans cent ans d'ici que je me sois battu pour un homme ou une fille ? Si vous avez le courage dont vous vous vantez ou faites parade, à quoi bon hésiter ? indiquez l'heure, le lieu et les armes.

—C'est bien, M. Morrow. Le temps sera : demain, trente minutes après le lever du soleil ; le lieu, un joli plateau, non loin d'ici, charmante place pour une tombe ; les armes seront là, sans faute. Ces arrangements vous conviennent-ils, monsieur ?

—Oui, à une exception près, c'est que l'heure ne sonnera jamais assez vite, dit Morrow en mettant la main sur le pommeau d'un pistolet qui sortait de son capot. Cependant je saurai attendre.

Un sourire joua sur les lèvres de Kenneth. —Vous m'avez pas parlé des secondes, dit Mark.

—Voici le mien, répliqua Iverson en indiquant Whiffles. —Nick, je puis compter sur vous, n'est-ce pas ?

—Oui bien, je le jure, votre serviteur ! répliqua le chasseur, avec un regard paternel à sa carabine.

Saul Vander avait achevé ses préparatifs pour l'expédition des trappeurs, et causait avec sa fille devant la tente dont nous avons parlé.

—Je ne comprends pas du tout ta détermination, disait-il en regardant Sylveen. Je ne puis découvrir le comment et le pourquoi, tu comprends ?

" Tu comprends " était une expression favorite du guide.

—Supposez moi, mon cher père, assez de sens et de raison pour croire que je ne suis pas dirigée par un caprice ou une fantaisie du moment. J'ai de puissants motifs pour désirer quitter la colonie et rester sous votre protection immédiate. J'avoue que l'amour des aventures me séduit jusqu'à un certain point. Peut-être ai-je hérité, de vous ou de ma mère, de cette disposition particulière. Vous m'avez souvent dit que cette pauvre mère.—Dieu veuille avoir son âme !—aimait les vastes prairies, les lacs, rivières et montagnes du Nord-ouest.

—Qui répondit Saul avec un soupir ! elle aimait les vertes vallées, les hautes montagnes, les lacs tranquilles et les ruisseaux murmurants. Ma chérie, tu peux venir avec la brigade.

—Merci, oh ! merci, mon guide

alors, s'écria Sylveen embrassant tendrement son père.

—On ne peut rien vous refuser, méchante fille !

Ce disant, il lui pinçait gaiement le menton ; puis il lui adressa quelques conseils et marcha vers le camp des trappeurs.

—Le loup ! s'écria Sylveen, en se tournant vers la porte de la tente.

Un petit Indien, âgé d'environ quatorze ans, parut. Il avait les mouvements lestes, le buste et les membres aussi symétriquement taillés que ceux d'un jeune Apollon. Son visage, quoique tanné, possédait une beauté sauvage, étrange et presque fascinatrice. S'avançant à quelques pas de Sylveen, il s'arrêta riva ses yeux noirs sur le sol, et attendit, en silence, les ordres de sa maltresse.

—Le loup, dit-elle, en l'examinant avec une profonde attention, malgré la perversité de ton caractère et la méchanceté de ta nature indienne, tu m'as jusqu'ici paru fidèle et obéissant. Ainsi, exécute ce que je vais te commander. Tu as vu Mark Morrow, quand il est descendu, hier et ce matin, vers le camp. Mon sauvage et fier garçon, tu as des yeux vifs que ceux d'un lynx, si tu es aussi rusé que ceux de ta race, tu as lu sur sa physionomie, et tu peux me dire ce qu'elle exprimait.

—Lever-du-soleil, répliqua l'adolescent d'un ton un peu maussade, vous oubliez que Le Loup n'est qu'un rejeton des Pieds-Noirs.

—Je sais que d'autres l'insultent et le reprochent de descendre des valeureux Pieds-noirs ; mais je ne t'ai jamais adressé de mots blessants. Alors, ne sois pas grimaud avec une maltresse qui, tu le sais bien, est toujours indulgente pour toi.

L'enfant releva lentement ses yeux et les attacha sur Sylveen : —Le loup ne se plaint pas, dit-il. Il est assez grand pour songer à lui. Il porte maintenant un couteau et votre père lui a donné une carabine. Que quelqu'un l'injure, visage pâle ou visage brun, et il saura quoi faire !

Les prunelles de l'Indien dardèrent un éclair de courroux. La fille aux regards de soleil, celle qui fait la lumière dans les loges, demanda, ajouta-t-il, au jeune loup ce qu'a le visage pâle. Il répondra.

—Pied-de-Renard, continua Le Loup, se servant du langage métaphorique des Indiens, désire que le visage de Lever-de-soleil étincelle dans son wigwam. Son cœur est enflammé de jalousie contre le jeune fils des visages pâles qui a rôdé autour de votre tente, durant ces quatre derniers jours. Il essaiera de le jeter hors de son sentier. Il était sombre comme la tempête, en se rendant, ce matin, aux blanches loges.

—Le Loup, tu as la sagacité que la tradition accorda à ta race. Cours au camp comme un daim ; devance le vent. Surveille Mark Morrow, que tes yeux perçants ne le quittent pas une seconde ! Fais bien attention à ce qui se passera en lui et Kenneth Iverson. Puis, reviens vers moi, rapide comme la flèche.

—Vous avez parlé ; et le rejeton des Pieds-noirs a entendu, car ses oreilles étaient ouvertes au son de votre voix qui ressemble au murmure des eaux. Vous avez commandé, Le Loup obéit.

Et jetant un regard d'intelligence à sa maltresse il partit avec l'agilité l'antilope.

CHAPITRE IV

LE DUEL.

Le soleil allumait à l'orient ses rayons vivificateurs. Aucun nuage ne faisait ombre à la pureté de la voûte azurée. L'air était embaumé des suaves senteurs du printemps. Une brise balsamique, parfumée comme l'haleine des jeunes filles, jouait follement dans les forêts et prairies.

Sortant de leur tente, Kenneth Iverson et Nick Whiffles marchèrent vers le lieu du rendez-vous. Ils paraissaient peu disposés à causer. Nick était mécontent et regardait souvent Kenneth à la dérobée. Le jeune homme avait l'air sérieux, mais d'un calme parfait.

—Mon ami, dit-il enfin Nick, avec un effort évident, ça me semble une vilaine affaire. Je voudrais bien que cette diablerie de petite difficulté fût réglée.

—Impossible, dit Kenneth.

—Oui, c'est vrai. S'il ne vous avait frappé avec son gant, ça serait différent. Je ne vois pas le moyen de vous en tirer, bien sûr. C'est un fin tireur au pistolet, et j'ai peur d'être obligé de vous enterrer dans la prairie, malgré toute la peine que je me suis donnée, en vous fouettant pour vous remener à la vie l'hiver dernier.

—Si, répliqua lentement Kenneth vous êtes contraint de remplir, pour moi, le triste devoir de la sépulture —et les chances sont égales—quand vous m'aurez confié à ma dernière demeure, promettez-moi que vous ferez parvenir jusqu'à mon pays les lettres que j'ai écrites et laissées dans ma tente !

—Oui, certes ; oui bien, je le jure, votre serviteur !

—Merci, Nick ; vous êtes un brave et digne camarade !

Whiffles tira de quelque partie de son accoutrement un mouchoir tout fripé et essuya des gouttes de sueur qui baignaient son front. Ensuite, il regarda le ciel, la terre, puis Kenneth. Dans son esprit li roulait quelque pensée qu'il voulait et n'osait exprimer.

—Moi aussi, j'ai été fou de duels, dit-il enfin. Mon grand-père était un rude gaillard aux duels. Il s'est battu plus de cent fois et n'a jamais reçu qu'une blessure ou deux. Ah ! il ne serait certes point mort, sans sa dernière maladie, si fut trop violente par sa constitution. M'est avis que la dernière maladie est généralement la pire de toutes. Mais ce n'est pas tout à fait là que j'en voulais venir.

Un sourire effleura les lèvres de Kenneth, et il jeta sur son ami un regard oblique.

—Les duels sont un luxe si estimé dans notre famille, continua Whiffles, que j'étais sur le point de vous demander si vous n'auriez pas la bonté de me céder celui-ci.

—Êtes-vous sérieux ? demanda Kenneth avec un accent incrédule.

—Ah ! Seigneur, oui ! Je suis sérieux dans les affaires de ce genre. Avec ce petit morceau de fer—il l'orgna complaisamment sa carabine—je puis chasser un clou à cent verges de distance. C'est l'arme avec laquelle je me battrais. Je l'appelle Humbug ; mais il n'y a pas de humbug avec elle, quand je suis face à face avec un homme.—C'est alors le gage assuré de la mort.

—Je vous suis reconnaissant de votre offre généreuse ; mais la chose est impossible. La seule faveur que vous puissiez m'accorder, c'est de m'enterrer, si je succombe, et de remplir votre promesse à l'égard des lettres.

—N'avez-vous rien de plus à me recommander ?

—Je crois que non, dit soucieusement Kenneth.

—N'est-il pas une parole que vous aimeriez que l'on transmitt à elle, dans le cas où vous n'auriez plus la chance de lui parler vous-même ?

—A elle... lui dire quelque chose, répéta Kenneth les yeux distraitement baissés vers le sol... oui, vous lui direz, ami Nick... Mais non, non... je n'ai rien à lui dire.

Le vieux trappeur hochait la tête avec un air de doute.

—Ah ! exclama tout à coup Kenneth, en désignant du doigt un individu qui s'avançait vers eux.

—Le capitaine ! grommela Nick entre ses dents.

C'était, en effet Mark Morrow. Il portait un élégant costume de chasseur du Nord. Sa barbe, longue et noire, flottait négligemment sur sa poitrine. A la main il tenait une carabine de fort calibre. Des pistolets et un long couteau bowie pendaient à sa ceinture.

La démarche du capitaine était brève, saccadée.

Il avait les traits légèrement altérés.

A quelque distance de lui, au détour d'un bouquet de pins se montrèrent bientôt Jean Brand et Chris Carrier, les deux hommes avec qui nos lecteurs sont entrés en connaissance au commencement de ce récit.

L'un et l'autre étaient armés. —Hum ? hum ! je parierais que les coquins mitonnent pour nous faire quelque maudite petite difficulté, marronna Nick Whiffles.

—Mais... insista Nick. —Non ; je dois me battre loyalement ; et quoique je ne m'explique pas la haine de ce Mark contre moi nous ne devons point...

—Bast ! quand on en débarrasserait la prairie, il n'y aurait pas grand mal à Dieu non ! Interrompit Nick en glissant un regard sur le canon de sa carabine.

—Je vous le défends, dit Iverson d'un ton sévère.

—Bon je vous obéirai, mais ça me coûte diablement, je le jure, oui bien, votre serviteur !

—Arrêtez-vous ici, dit Kenneth.

—Comment !

—Je marcherai seul au-devant de mon adversaire. Nous stipulerons ensemble les termes du duel, et vous vous contenterez d'observer les gens de Morrow.

—Quoi ? vous irez seul vous mettre à sa discrétion ?

—Oui, c'est convenu.

—Mais vous ne le connaissez donc pas ?

—Cela importe peu. Je suis prudent et bien armé ; n'avez pas d'inquiétude. Tout se passera pour le mieux.

—Alors, dit le trappeur, avec plus d'émotion qu'il n'en voulait montrer, permettez-moi de vous recommander la défiance, et si j'osais...

—Une poignée de main ! s'écria Kenneth voyant qu'il avançait timidement la main.

Et il lui pressa cette main avec effusion.

Puis il se porta d'un pied ferme vers Morrow qui l'attendait à quelques pas de là.

Chris et Jean avaient fait halte au coin du bouquet de sapins.

Kenneth et Mark se saluèrent froidement et s'étudièrent pendant une minute.

Le premier Morrow rompit le silence.

—Vous savez, j'espère, monsieur, pourquoi vous êtes venu ici, dit-il d'un air arrogant.

Inversion s'inclina avec courtoisie.

—Pour nous battre... à mort, poursuivit Mark, machant, pour ainsi dire, les mots entre ses dents.

—Soit, monsieur.

—Nos armes... Nos armes, monsieurs, seront le pistolet. Je suis l'insulté, par conséquent le choix des armes m'appartient.

—Comment il vous plaira, répondit Morrow. Pistolet, carabine ou poignard, pour moi l'un vaut l'autre. Ce soir, les loups festineront sur votre cadavre.

Iverson dédaigna de répliquer à cette ridicule bravade.

—Nous nous battrons donc au pistolet, dit-il au bout d'un instant.

—C'est entendu. Quelle distance ? Ne craignez pas de l'allonger ; je fais mouche à quarante pas neuf fois sur dix.

Ces paroles furent prononcées avec toute la suffisance d'un bravo de profession.

—La distance sera la longueur d'un bras, répondit Kenneth sans paraître remarquer les manières vaniteuses de son antagoniste.

—Vous avez dit ? s'écria Mark, imaginant que ses oreilles l'avaient trompé.

—J'ai dit, monsieur, que nous nous battrons à longueur d'un bras et avec un seul pistolet chargé.

—Je ne comprends, pas balbutia Mark.

C'est pourtant bien facile à comprendre. Etant donné deux pistolets, on charge l'un à balle, on se contente d'amorcer l'autre. Les armes sont placées sous un capot ou une couverture ; chacun de nous en prend une dont nous nous appuyons le canon contre la poitrine, et...

—Un assassinat !

—Un simple duel, monsieur. Les pistolets seront préparés par nos témoins.

Mark fit un effort impuissant pour cacher le trouble que lui causait cette déclaration, articulée d'un ton lent et glacial.

Kenneth continua, toujours en mesurant et presque en scandant ses paroles, mais sans jactance ni timidité.

—Ce duel sera mortel pour l'un de nous. Pensez-vous donc que notre différend soit d'une gravité telle que ma mort ou la vôtre soit nécessaire pour l'effacer ?

—Vous avez peur ! fit Mark, se figurant que Kenneth reculait.

Un sourire de dédain mélancolique effleura les lèvres d'Iverson.

—Je n'ai pas peur, dit-il ; mais la vie de mon prochain m'est aussi chère que la mienne.

—Ah bast ! je me moque de vos sentimentalités !

ueuil ont tous les ans deux la nais et d'un

l'on consi- l est as- monter la

de loin.

ar du 20

que l'on t décou- Port Ar- 0 par ton-

moins, ou seulement, l'effluve à e l'on ré- eux mille minerai, et ont 32,000 maximum

erai que dition que pur.

resqu'aussi un fameux

or : " Il nairement

or à l'état et il en est lin.

quartz ou iers ; mais t dans le t d'alliage le soufre le dans la Nevada, où minerai, ar- par tonne

MMUNES

ille d'Otta

r un coup Sénat et de es." publié

Ce guide esse et sera lation dans

er nos lec- a classifica- a chambre ue nous la

mmunes est 35 :

..... 93

..... 65

..... 21

..... 16

..... 6

..... 6

..... 4

..... 4

..... 35

..... 2

..... 16

..... 1

..... 14

..... 211

nationalité ingt sont de inquante-six ; quarante-cinq ; quars ; quarante- q écossais. ification est

2 : baptistes, 4 : épiscopo- 0 ; non prans épiscopo- liques, 68.

il d'être élu lage de La- t acquies ce t énergie et ios souhaits aire.

conseil mu- remercié le ; sortant de e désintéres- de premier berge a été ; de secrétai-

par la douane américaine lors du classement, quelques expéditeurs ne payèrent plus les droits que sous protêt et s'adressèrent aux tribunaux pour obtenir le remboursement des 10 p. c. payés, en excès. Ils gagnèrent et furent remboursés. Mais lorsque les marchands s'appuyant sur cette décision, voulurent se faire rembourser les sommes payées en trop depuis 1868, ils furent accueillis par une fin de non recevoir, basée sur ce que leurs réclamations n'avaient pas été faites en temps. Dans le sens strictement honnête, les Américains ont tort, mais administrativement ils ont raison, et toutes les administrations agiraient de même.

Poursuivre leurs réclamations devant les tribunaux américains, serait chose inutile pour les exportateurs canadiens. La Cour Suprême des Etats-Unis, vient de condamner les demandeurs dans une cause identique se rapportant à des importations d'orge canadien faites par Détroit.

Cette affaire de foin, quoiqu'importante n'a pas l'importance qu'on lui a donnée et il faut en rabattre beaucoup sur les millions dont on a parlé à ce sujet. Voici comme preuve le tableau des exportations de foin aux Etats-Unis de 1868-1869 à 1881-1882, période pendant laquelle la douane américaine a prélevé 20 p. c. de droit.

Table with columns: De la Province de Québec aux Etats-Unis, Total pour le Canada, and Du Canada aux Etats-Unis. Rows show years from 1868 to 1882 with corresponding values.

Soit un remboursement de \$468,772.00, pour toute cette période de 1868 à 1882, pour la Province de Québec.

C'est en grossissant les chiffres qu'on est parvenu à passionner le public pour cette question, qui, sortie de la sphère judiciaire et administrative, ne peut avoir quelques chances de solution favorable par la voie diplomatique.

Mais si nos ministres s'occupent diplomatiquement de cette question, ils feront bien d'y joindre tout de suite les réclamations similaires, celle des chevaux par exemple qui est exactement dans la même position que celle du foin, les droits ayant été perçus à tort pendant de longues années sur des animaux destinés à la reproduction.

Enfin et supposant, chose peu probable, que nous obtenions gain de cause, qui aurait droit aux sommes remboursées? Les exportateurs? certainement non; ce ne sont pas eux qui ont souffert, ils ont acheté en sachant qu'ils avaient 20 p. c. à payer, et ils ont basé leurs opérations sur cette donnée. Ceux qui ont réellement souffert, ce sont les cultivateurs et c'est eux qui réellement auraient droit au partage des sommes que notre gouvernement pourrait obtenir.

NOTES LOCALES.

VARENNES. Elections municipales.—MM. L. H. Massue, M. P., et le Dr. Duchesnois ont été élus conseillers du village de Varennes après une élection contestée, par une bonne majorité.

Accident.—M. Luc Hébert, de Varennes, s'est douloureusement gelé la plante des pieds, en faisant le service de la malle entre Montréal et Varennes. Aux dernières nouvelles, M. Hébert était très souffrant.

—M. Lippens, inspecteur d'écoles, demeurant à Varennes, a commencé il y a quelques jours sa tournée annuelle scolaire.

—Les travaux sont recommencés à la construction de la nouvelle église. Plusieurs personnes y sont employées; les Varennois ont bien hâte de pouvoir jouir de leur nouveau temple; ils sont en cela à peu près comme les Longueuois.

ST-BRUNO. Chemin.—Il est fortement question d'empêcher le chemin de la montée

entre Boucherville et St-Bruno. C'est une amélioration qui sera extrêmement utile, et qui deviendra nécessaire même aussitôt que la traverse entre Boucherville et la Longue-Pointe sera régulièrement établie.

—MM. Damase Délières, et Jean-Baptiste Paquin ont été élus conseillers de la paroisse de St-Bruno, par acclamation.

ST-BASILE.

M. Max. Blanchard, a été élu conseiller de St-Basile, par acclamation.

BOUCHERVILLE.

M. Rémi Charron a été élu marguillier de la paroisse de Boucherville.

—Aux dernières nouvelles, les deux candidats les plus sérieux pour la mairie du village de Boucherville sont MM. Azarie Robert et le Dr. Demers. Tous deux sont très qualifiés pour cette place importante.

—On fait signer à Boucherville une requête pour être présentée au Ministre des Travaux Publics pour que le chenal dans les Iles de Boucherville soit considérablement élargi; cela permettra aux bateaux d'avoir une traversée plus régulière et plus tardive en automne.

—MM. Jules Coillier et Decelles ont été, sur plainte de M. Azarie Robert, condamnés à \$20 d'amende et les frais pour avoir voté sans être qualifiés aux élections municipales de 1884.

CHAMBLY.

Tous les paroissiens de Chamby ont appris avec regret le départ prochain de leur vénéré pasteur, le Rév. M. Geo. Lesage, qui abandonne la cure de Chamby pour aller prendre celle de St-Etienne de Beauhar-

nois. Tous se rappelleront toujours l'exquise urbanité, la bonté et la grande charité de M. Lesage. Nous offrons au Rév. M. Lesage un prompt rétablissement dans sa santé affectée par le travail, et lui demandons de penser souvent à ses anciens paroissiens de Chamby.

VERCHÈRES.

L'hon. Félix Geoffron est parti cette semaine pour aller à Ottawa assister aux séances parlementaires en sa qualité de député de Verchères. Nous souhaitons à M. Geoffron une bonne santé, et nous espérons que les travaux sessionnels ne le fatigueront pas comme par le passé.

SOIRÉE A LONGUEUIL.

Lundi dernier, le club Dramatique de Longueuil, invitait tous nos concitoyens à assister à une représentation magistrale et de premier ordre.

Disons de suite que le public de Longueuil s'est montré très empressé à répondre à l'invitation du club. La salle était comble; nous y remarquons les premiers citoyens de Longueuil, et le beau sexe fournissait la bonne moitié de l'assistance.

Le tout a été un véritable succès. Le drame a été rendu avec une rare perfection, et, s'il y a eu quelques détails qui sont demeurés faibles, l'on peut à juste titre, dire que l'ensemble des deux pièces a prouvé chez les acteurs une vivacité, une justesse, et un aplomb dans le drame qu'on ne rencontre généralement pas chez les amateurs.

La première pièce sur le programme était: Le forçat de Rochefort, grande tragédie à sensation.

Voici l'intrigue de la pièce. Le vieux Bourdier, rentier, n'ayant pas d'enfants, a adopté le jeune Eloi, un des enfants de son ami Marcadet. Gaston, un neveu de Bourdier, vit dans la débauche à Paris. Ayant fait un faux, il vient trouver son oncle pour lui soutirer de l'argent; Bourdier le refuse, fait son testament en faveur d'Eloi. Gaston assassine Bourdier, et fait retomber le crime sur la tête de Jean Gauthier, paysan. Celui-ci est condamné au bagne à perpétuité, malgré son innocence. Eloi, durant la scène de l'assassinat, est devenu fou; c'est le prologue.

La pièce se déroule ensuite 15 ans plus tard. Jean Gauthier a obtenu sa grâce, et vient au pays voir son fils; ils se reconnaissent, et s'embrassent en fondant en larmes. Jean Gauthier et son fils Jean continuent leurs recherches et parviennent enfin à savoir que le seul coupable, c'est Gaston. Enfin, le jeune Eloi, retrouve subitement la raison, accuse Gaston; celui-ci se trahit, se désespère, et veut se tuer. Et le drame est fini.

M. Geo. Trudeau a très bien rendu le rôle de Jean Gauthier, le principal de la pièce. Possédant une voix extrêmement sympathique, vibrante, mais calme et tranquille, il a su empoigner son auditoire surtout dans la scène si touchante où il se fait reconnaître de son fils.

M. Marcel St. Mars a réussi à nous donner la meilleure interprétation possible de Gaston. Voix brève et impérieuse; gestes saccadés, regards sombres, tout dénotait chez l'acteur la conduite d'un homme déterminé à tout commettre pour atteindre son but.

M. F. X. A. Carrière a rempli le rôle de Bourdier, et celui de Jean Gauthier. Dans Bourdier, il s'est montré le vieillard bon, sympathique et toujours prêt à pardonner; dans le rôle de Jean, on l'a vu plein de tendresse pour son père, généreux, brave, et naturel partout.

Les autres acteurs, et surtout MM. Achille St-Mars, Philéas Bourdon et Alp. Laurin se sont bien acquittés de leurs parties respectives.

On joua ensuite: le Médecin malgré lui, cette peinture si finement dessinée d'une des maladies mentales de notre siècle.

M. Alex. Jodoin a rendu avec un excellent comique le rôle de Sganarelle, qui forcé d'être médecin par les coups de bâton, prend son rôle au sérieux et guérit je ne sais combien de gens.

M. Ant. Provost a été on ne peut mieux naturel dans son rôle de serviteur, et les auditeurs ont trouvé fort intelligent le jeune Lucien, incarné pour l'occasion dans la personne de M. Henri St-Mars. MM. Elzéar Biscornet et Brissette ont aussi joué avec un rare mérite.

Somme toute, c'est un beau succès; l'ensemble de la fête a été excellent, de la gaieté dans tous les coins, et partant sur tous les visages.

Terminons en offrant nos plus vives félicitations à l'orchestre St-Esprit qui a accompli de véritables chefs-d'œuvre dans la partie musicale. Leurs morceaux ont été très bien goûtés, et ils en ont d'autant plus de mérite qu'ils ont joué généralement de la musique classique, si difficile à rendre et partant si difficile aussi à faire goûter.

POESIE.

O! belle Rose, prends-y garde. Le mot "j'aime" est plein de douceur. Mais tel qui souvent le hasarde, N'a jamais eu le mot du cœur.

L'esprit quelquefois s'en amuse. Il en saisit si bien l'accent, Que méchamment il en abuse Pour tromper un cœur innocent.

Il faut une malice extrême Pour bien distinguer un amant. Celui qui dit mi-jeux je vous aime Est quelquefois celui qui ment.

Qui ne sent rien parle à merveille. Craint un amant rempli d'esprit. C'est ton cœur et non ton oreille. Qui doit écouter ce qu'il dit.

Société d'agriculture du comté de Laprairie.

A l'assemblée générale annuelle des membres de la société d'agriculture du comté de Laprairie, tenue dans la salle de la société littéraire de Laprairie, le 17 décembre dernier, les messieurs dont les noms suivent ont été unanimement élus directeurs pour l'année 1885, savoir:

MM. Louis Beauvais et Narcisse Brossard, Laprairie; Emery Robidoux et Arthur Matte, Saint-Constant; Antoine Doyon et Damase Brosseau, Saint-Isidore; Joseph Lussier et John Houde, Saint-Philippe; et Jérémie Gagnon, Saint-Jacques-le-Mineur.

Cette même réunion, qui était nombreuse, le rapport des opérations de l'année a été lu et trouvé satisfaisant. Le montant des recettes a atteint le chiffre de \$1,883,98, et celui des dépenses \$1,821,00, laissant un léger surplus. C'est un progrès marqué sur l'année précédente.

A une assemblée subséquente des directeurs plus haut désignés, tenue le 15 janvier courant, a été élu président, M. Louis Beauvais; vice-président, M. Emery Robidoux et secrétaire-trésorier, M. Alexandre Brosseau, pour la huitième fois.

Dr. T. A. Brisson.

Traverse entre Boucherville et la Longue-Pointe.

Voilà certes une amélioration qui aurait dû être faite depuis longtemps! Et ce sont ceux qui s'en serviraient surtout qui doivent se plaindre de cette incommodité!

Pourtant, il suffirait d'un peu d'ensemble, d'initiative et de courage pour déterminer définitivement cette importante entreprise.

Nous avons lieu de croire qu'une compagnie sera prochainement formée pour établir une traverse régulière entre Boucherville et la Longue-Pointe; espérons que tous les cultivateurs deviendront actionnaires en même temps que bonnes pratiques de la Cie.

Il nous serait inutile d'insister sur les avantages de cette ligne; tous les cultivateurs de Varennes, St-Julie, Boucherville, St-Bruno et St-Basile les connaissent comme nous, et probablement mieux que nous.

Qu'on fasse signer largement des pétitions pour faire élargir et creuser le chenal, qu'on empierre la montée de St-Bruno à Boucherville, et le succès de la nouvelle ligne sera plus qu'assuré.

VOUÉS A DIEU.

Récemment, un de nos principaux concitoyens de Longueuil, monsieur L. E. Morin, conduisant une de ses filles, Delle, Mathilde, au couvent de saints noms de Jésus et Marie, où elle a décidé de vouer sa vie entièrement à la gloire de Dieu. Charmant enfant, recherchée, ayant tout à souhait: une famille qui l'adorait et autant d'admireurs qu'elle avait de connaissances; elle dit adieu au monde, à ses plaisirs, à ses mirages. Nous offrons nos condoléances aux membres de sa famille pour la perte qu'ils font et la douleur qu'ils en ressentent; mais nous leur offrons aussi, nos congratulations les plus sincères, car cet enfant, doit déjà goûter un aperçu du bonheur céleste, cette paix profonde que l'on cherche en vain dans le monde et qui ne se réalise qu'à mesure que l'on se rapproche de Dieu.

Dieu aime les fleurs des champs; et, comme la jeunesse est la plus belle fleur qui orne la beauté, de grâces, qui hélas! ne durent pas longtemps, Mademoiselle Corinne St-Mars, de Longueuil, crut devoir offrir à Dieu le plus beau des bouquets, sa jeune vie, ses brillants talents. Elle est entrée au couvent des Sœurs des saints noms de Jésus et Marie, toute rayonnante de bonheur. La séparation a été cruelle, il y eût bien des sanglots; mais à travers ses larmes brillantes, la généreuse mère voyait les couleurs de l'arc-en-ciel qui dit: espoir! Oui espoir! car un si généreux sacrifice ne peut manquer d'être récompensé. Espoir! de se rencontrer plus tard, au sortir de cette vallée de larmes, dans un monde meilleur. Votre fille chérie, Dieu l'attire à lui et lui réserve les joies qu'il ne donne qu'à ses préférés.

La famille est restée très affectée et elle la regrettera toujours.

Mlle. Fridoline Joly, fille de M. Noé Joly, de la Petite Côte, est partie mardi pour London où elle est entrée au couvent des sœurs de la Charité. En disant adieu au monde, Mlle. Joly crée un vide qui se fera douloureusement sentir parmi ceux qui avaient le plaisir de la connaître.

Mlle. Annie Bondy, fille de M. A. Bondy, de la Petite Côte, disait adieu à sa famille mardi dernier et prenait le train de l'après-midi pour London où elle est entrée au couvent des sœurs de la Charité avec son amie Mlle. Joly. Mlle. Bondy qui est fille unique et douée d'un gracieux physique, sera longtemps regrettée de sa famille qui tout en la sacrifiant à Dieu, souffre de cette cruelle séparation.

Progrès à Laprairie.

NOUVEAU TÉLÉPHONE.

On parle de l'établissement d'un appareil de téléphone, entre Montréal et Laprairie. On dit que la chose serait très facile, et que tout pourrait être fait à des conditions avantageuses. Une compagnie sera probablement formée à cet effet. Les actionnaires seront même très nombreux dans la localité.

Audience du Pape.

Rome.—Le Pape a donné audience, aux étudiants des divers séminaires. Vingt-deux cardinaux, plusieurs évêques et autre dignitaires étaient présents. Sa Sainteté a parlé en latin sur des questions qui ne concernent pas la politique.

Esprit d'entreprise.

Les citoyens de Longueuil ont droit aux félicitations de tous les patriotes sincères; car dans deux jours, l'on eût à constater la naissance de six jumeaux et d'un journal.

Tous se portent bien, si l'on considère les circonstances. Il est actuellement question d'augmenter la force de police.

A beau mentir qui vient de loin.

Nous lisons, dans le Star du 20 courant ce qui suit:

"Le minerais d'argent que l'on sort d'une mine récemment découverte à Silver Mountain, Port Arthur, rend à l'essai \$90,000 par tonne."

Parlez-nous de cela au moins, ou donnez un chiffre rond; seulement, il y a une toute petite difficulté à avaler cette bourde lorsque l'on réfléchit qu'il n'y a que deux mille livres dans une tonne de minerai, et seize onces à la livre, font 32,000 onces, à \$1.20 l'once, prix maximum de l'argent pur ne donnerait que \$38,400. Et ceci à la condition que ce ne fut que de l'argent pur.

Comme blague, c'est presque aussi bon que ce qu'exprimait un fameux professeur en parlant de l'or: "Il se trouve, dit-il, ordinairement en cubes et à l'état cristallin..."

Or, le premier cube d'or à l'état natif est encore à trouver, et il en est de même pour l'or cristallin.

L'or se trouve dans les quartz ou en pépites dans les graviers; mais 60% de tout l'or produit dans le monde, est trouvé à l'état d'alliage avec l'argent, le cuivre, le soufre, etc., comme par exemple dans la célèbre mine Comstock, Nevada, où la valeur moyenne du minerai, argent et or, est de \$57 00 par tonne de deux mille livres.

LE SÉNAT ET LES COMMUNES

Nous lisons dans la Vallée d'Ottawa:

Nous venons de jeter un coup d'œil sur le "Guide du Sénat et de la chambre des Communes," publié par M. F. E. Campeau. Ce guide est maintenant sous presse et sera prêt à être livré à la circulation dans quelques semaines.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant la classification des membres de la chambre des Communes telles que nous la trouvons dans ce guide.

La Chambre des Communes est composée de 211 membres:

Table listing professions and counts: Ontario (93), Québec (65), Nouvelle-Boussie (21), Nouveau-Brunswick (16), Colombie-Anglaise (6), Ile du Prince-Edouard (6), Manitoba (4), Cent quatre-vingt-un sont mariés, douze sont veufs et dix-huit célibataires. Ils se divisent par professions comme suit: Agriculteurs (34), Architectes (1), Avocats (54), Banquiers (2), Constructeurs-entrepreneurs (12), Ingénieurs civils (1), Agents courtiers (3), Journalistes (8), Propriétaires de scieries et moulins (11), Propriétaires de manufactures et brasseries (4), Marchands (35), Notaires (8), Médecins (16), Professeurs (1), Rentiers (14).

La classification par nationalité est faite comme suit: Vingt sont de descendance Yankee; cinquante-six de descendance anglaise; quarante-sept de descendance française; quatre allemands; un danois; quarante-un irlandais et trente-cinq écossais.

Par religion la classification est comme suit:

Eglise d'Angleterre 32; baptistes, 15; congrégationnistes, 4; épiscopaliens, 19; méthodistes, 30; non pratiquants, 3; presbytériens épiscopaliens réformés, 4; catholiques, 68.

Laprairie.

M. le Dr. Brisson vient d'être élu maire de l'important village de Laprairie. M. Brisson s'est acquis ce titre par son travail, son énergie et ses rares capacités. Nos souhaits de succès au nouveau maire.

A la même séance, le conseil municipal de Laprairie a remercié le colonel Brosseau, maire sortant de charge, pour sa conduite désintéressée durant son temps de premier magistrat. M. La Roberge a été continué dans sa charge de secrétaire-trésorier.

Ive précé fait q fait u cœur. Whit tourn taient les ra et lousie tre fig sait se fille d que S tortur (Obé tible, chez t site le tout-s Qua treuve et lui camp le pou quand sur so d'un d côté d —J front, ma tét orage. droit c —Q dernier —U que pa Quel a Ken maître Morro imper sauta i les rén tourna vers K tion pa mot, il trine c yeux i aussi i de surj il fut t row ex phateu Mais ne dur pire su toisa d rendan Le regi rusé; t vulnéri Nick quatre sur le c serva c une in diable terrible se dem sité le En s'rale de reur d Morrow de sour résoluti ter du tractère jailliret tout en arrivé à Jama s'était n un air v péré pa le il ne pa, de s rare, a —Je homme changer per un m'avez querelle mais je rez ce q La ph un peu. plus de et comp contenu teur de —Le tient, di

—Un mot encore, reprit aussitôt Kenneth en passant la main sur son front comme pour en écarter un nuage, il sera facultatif à chacun de nous de tirer de suite ou d'attendre que l'adversaire ait tiré le premier. —Cela m'est égal; dépendons, dit Mark reprenant sa morgne à mesure qu'il croyait qu'Iverson fléchissait.

Ce dernier fit un signe à Nick qui accourut. Sur un appel de Mark, Chris imita son exemple. Ils reçurent leurs instructions, se retirèrent derrière un autre pour y apprêter une paire de pistolets, tandis que les deux champions se dépoüllaient de leur tunique.

L'un des pistolets ayant été chargé et l'autre seulement amorcé, Nick se plaça sur le gazon et les recouvrit, jusqu'à la crosse, de son capot, puis il s'éloigna avec Chris.

—Qui choisira? demanda Mark d'un accent où perçait l'inquiétude. —Oh! je ne tiens pas à vous disputer cette honneur, répondit négligemment Kenneth.

—Je ne voudrais cependant pas... —C'est inutile, prenez. Notre destinée et aux mains du hasard.

Ils s'étaient rapproché des armes. Mark se baissa et saisit convulsivement un pistolet. Kenneth prit l'autre en disant :

—Nick comptera jusqu'à trois, et au nombre trois, feu!

Morrow n'opposa aucune objection. Il tremblait visiblement. Une légère pâleur s'épandait sur le visage d'Iverson.

Ils se mirent en position face à face, le corps droit, les bras demi tendus le pistolet à deux pouces au plus du cœur.

Nick Whiffles compta, suivant qu'il avait été convenu. Sa voix était émue.

Au moment où il disait trois, une faible détonation retentit.

Kenneth tressaillit et Morrow recula d'un pas.

Il y eut une seconde de poignante anxiété. Les joues de Mark blémisaient à vue d'œil; celles de Kenneth se coloraient.

—La fortune vous a trahi, monsieur, dit ce dernier; voulez-vous reconnaître vos torts?

Mark ne fit pas de réponse. Ses dents cliquetaient; un frisson nerveux agitait ses membres.

—Voulez-vous reconnaître vos torts? réitéra Iverson, relevant son pistolet à la hauteur de la poitrine du capitaine.

—Mes torts! allons donc, jeune homme! essaya Mark en grimaçant un sourire sardonique.

Son regard implorait l'aide de Chris; mais Nick Whiffles le tenait à l'œil.

—Préparez-vous donc à mourir! dit Kenneth d'un accent triste quoique vibrant.

De grosses gouttes de sueur perlaient au front de Morrow. Sa dernière heure allait sonner; mais à ce moment, à ce moment suprême, un coup sec fit tomber le pistolet de Kenneth, en même temps qu'une voix grave et douce disait :

—Homicide point ne sera, de fait ni de consentement.

Le jeune homme surpris se retourna.

Sylveen Vander était devant lui. Profitant de l'étonnement où cet incident plongea Kenneth, Mark Morrow s'enfuit accompagné de ses deux séides.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'Iverson ne songea point à poursuivre ces misérables.

CHAPITRE V

LA CAVERNE.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis les précédents événements. Les plaines de l'Amérique septentrionale s'animaient aux fécondantes caresses du mois de mai. L'instant où les Trappeurs se mettraient en marche pour gagner les territoires de chasse approchait de plus en plus; aussi la gaieté régnait dans le camp. Plus d'une fois Kenneth avait tenté de se mettre en rapports plus intimes avec Sylveen Vander; mais, soit coquetterie, soit insouciance, la charmante jeune fille paraissait ne pas le remarquer. Iverson se piqua au jeu, et bientôt il s'avoua qu'il aimait cette belle enfant.

Une après-midi qu'il était sorti suivant son habitude, pour faire une promenade à cheval, ses rêveries l'entraînèrent à plusieurs milles du camp, sans qu'il s'inquiât de la

route que parcourait son coursier. Vers dix heures, il arriva à une délicieuse pelouse, toute diaprée de fleurs, et arrosée par une source jaillissante. Ce lieu invitait au repos. Sautant à terre, le jeune aventurier attacha son cheval à un arbre et s'étendit sur un frais tapis de mousse ou le sommeil ne tarda pas à le surprendre. Combien de temps dormit-il? Il eût été fort en peine de le dire; mais tout à coup un roulement sec et saccadé le réveilla en sursaut. Levant les yeux Kenneth vit deux hommes qui venaient de saisir son cheval par la bride. A cette vue, son voyage sur la rivière Severn; le débarquement; les regards sinistres; le café drogué; la vision; ses extases; la privation insensible puis l'extinction de ses facultés; son retour à la vie; la cuisante fustigation que lui avait administrée son ami Nick; et les tourments qu'il avait endurés, tout cela tournoya dans son esprit comme des atomes dans un rayon de soleil, et il tressaillit en remarquant la férocité sauvage qui brillait sur les traits de Jean Braud et Chris Carrier.

Ces sensations, si soudaines, si délicates et si longues à analyser, même brièvement, l'assailirent tout à tour avec la rapidité de l'éclair. Reprenant promptement son aplomb, Kenneth se leva et fit un pas en avant; mais alors Jean Brand arma son pistolet, ajusta le jeune homme et lui dit :

—Arrêtez là, si vous plait, monsieur. Nous avons à causer avec vous.

Malgré la crainte que lui inspiraient les deux scélérats à la merci desquels il se trouvait entièrement, Iverson sourit et répliqua d'un ton jovial.

—Ma foi, voyageurs, je ne m'attendais pas à jour de plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicieuse. A bas votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

—Eh! vous nous entendrez assez tôt! fit Carrier, en haussant les épaules.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de ruse. Comment avez-vous pu abandonner un camarade dans la neige. C'est pour moi un mystère. Il me semble vaguement que nous avons été attaqués par les Indiens; que j'ai reçu sur la tête un coup qui m'a étourdi et que vous vous êtes échappés dans le ca not où vous avez été fait prisonniers... je ne sais trop.

Chris et Jean échangèrent un signe d'intelligence.

—Nous jaserons de ça plus tard, quand nous n'aurons rien de mieux à faire, répliqua Chris. —Jean, fit-il ensuite, en s'adressant à l'autre, tiens-le en joue, pendant que je lui lierai les mains.

—Miserable! exclama Kenneth, croyez-vous que je me laisserai attacher comme un mouton?

Jean plaça son arme sur le front de Kenneth, en ayant le doigt appuyé sur la cachette.

—Mettez vos mains derrière vous, dit Carrier.

Iverson se sentait bien disposé à se révolter contre cette ordre, mais l'obéissance valait mieux que la résistance. Surmontant son indignation, il se laissa garrotter.

—Amène le cheval, Jean, dit Carrier.

—Je veux savoir quelle sont vos intentions, s'écria Kenneth.

—Nous voulons que vous montiez votre cheval et venez avec nous aussitôt qu'il aura été sellé et bridé. Et si vous essayez de nous échapper nous vous tuerons comme un ours gris ou un Peau-rouge, ni plus ni moins. C'est clair, ça!

Brand eut bientôt apprêté un cheval. Il aida Kenneth à l'enfourcher. Puis, les deux hommes lui fixèrent les pieds avec une sangle nouée aux chevilles et passée sous le ventre l'animal.

—Ficelé de cette façon, je veux bien que le diable m'emporte si vous tombez! dit ironiquement Carrier.

Et, saisissant le cheval par la bride, il l'entraîna. Jean suivit pas derrière, la carabine en arrêt.

Cet ordre de marche interdisait au jeune homme tout espoir d'évasion. Il se reprocha la passivité dont il avait fait preuve et s'enfonça dans un abîme de réflexions amères.

Le soleil descendait peu à peu à l'horizon. Bientôt le crépuscule s'étendit sur les vastes solitudes, l'ombre arrondit la forme des objets qui finirent par perdre leurs contours dans les ténèbres profondes.

Kenneth se laissait conduire en

silence. Le calme de la nuit n'était troublé que par le cri de quelques oiseaux de proie ou le hurlement des bêtes fauves.

Cependant, la route venait de plus en plus difficile, à mesure que les trois hommes avançaient. Les traversaient des landes arides et montagneuses, encaissées entre des rochers, et semées ça et là de bouquets d'arbustes rabougris.

Iverson demeura absorbé dans sa méditation jusqu'au moment où un courant d'air vif vint frapper son visage. Relevant la tête, il aperçut devant lui une étendue d'eau qui lui parut être un lac. A ce moment Carrier s'arrêta, délia son prisonnier, et, d'une voix brutale, lui commanda de mettre pied à terre. Kenneth obéit machinalement. Chris lui fit descendre un sentier étroit, abrupte, qui tournait autour d'un amas de roches et menait au bord de l'eau. De l'autre côté de ces roches se trouvait une grasse prairie où Jean lâcha le cheval, après lui avoir enlevé ses harnais. D'un épais buisson, Carrier tira un canot d'écorce, le mit à flot, puis enjoignit au jeune homme de s'asseoir au milieu. Les deux ravisseurs se placèrent aux extrémités, et, avec leurs pagaies, dirigèrent l'embarcation diagonalement à travers le lac. En avant se dressait une sorte de barrière colossale, formée de masses granitiques, ayant plus de cent pieds d'élévation.

L'esquif fut poussé dans une petite anse, blottie sous les rochers comme un nid d'hirondelle. Kenneth admirait, avec un étonnement mêlé d'effroi, le sombre tableau qui se dessinait dans la pénombre. Sur sa tête la pierre noire, anguleuse; et à ses pieds, un lac inconnu, muet comme la tombe et qui semblait creusé au sein même des montagnes comme pour recevoir et engloutir à jamais les terribles secrets du crime. Qui eût pu, dans de telles circonstances, retenir un mouvement de terreur? Iverson était brave assurément; il l'avait prouvé en maintes occasions; pourtant, il sentit une sueur froide baigner ses membres.

—Baissez-vous un peu et suivez-moi, lui dit Carrier. Jean, ajouta-t-il, en s'adressant à son compagnon, veille au grain, mon vieux.

Le voyageur se pencha et parut s'enfoncer dans les entrailles du rocher. Kenneth jeta encore un regard sur la surface unie du lac, poussa un soupir, et imita Chris. Le boyau dans lequel ils cheminaient, était si étroit, qu'il fallait presque se courber en deux pour pouvoir avancer. Au bout de quelques minutes de cette marche difficile, Carrier lui dit :

—Vous pouvez vous tenir debout. Kenneth l'entendit fureter dans l'ombre. Deux coups secs, accompagnés d'une pluie d'étincelles, lui apprirent que Carrier battait du briquet. Bientôt, à la lueur d'une lampe que venait d'allumer son guide, il remarqua qu'ils étaient dans une caverne à la voûte de laquelle pendaient de nombreuses stalactites, aux formes bizarrement défectives.

—Le voyage n'est pas encore terminé, reprit Carrier. Prenez patience, mon bon monsieur, nous allons vous montrer ce que peu de gens ont vu; aussi, quand vous retourneriez chez vos amis, gardez-vous bien de leur révéler le mystère! continua-t-il avec un rire sinistre.

Jean approuva son compagnon, par un signe de tête qui n'était guère plus rassurant.

—C'est vraiment une place délicieuse, pour ceux qui aiment à réviser, dit-il; aussi, j'espère que vous resterez longtemps parmi nous.

Carrier intima encore Kenneth l'ordre de le suivre, et, après quelques tours, à droite et à gauche, ils pénétrèrent dans un compartiment plus vaste, plus élevé et plus sec que le précédent.

Deux lampes suspendues à la voûte, en éclairaient l'intérieur.

Seule une négresse, qui semblait avoir traversé l'âge des orages, occupait cette salle souterraine. En l'apercevant, Kenneth se souvint de Gil Blas de Santillane et de ses merveilleuses aventures sur et même à la floraison d'un adipocère, car elle offrait une preuve frappante de ce que l'industrie humaine peut accomplir en cette ligne particulière. Elle avait les lèvres éloquentement africaines, le nez religieusement écrasé, les cheveux crépus et laineux à souhait, le front bas en toute conscience, les joues bouffies et pendantes autant que possible, la peau d'un noir luisant, émaillé comme une empeigne de cuir verni. Dès qu'il distingua Kenneth, ce gentil spécimen de no-

tre espèce, fit claquer ses doigts sur ses vastes flancs, tomba dans un accès d'hilarité longue et fraîche, en imprimant à ses membres un tel mouvement qu'on eût dit qu'ils étaient faits de gélatine.

Kenneth, qui ne voyait rien de risible dans tout cela, ne prit aucune part à cette ébullition de gaieté.

Mais, il examina, d'un œil curieux et intéressé, les différents articles que contenait la crypte. En un coin, c'était un tas de peaux de buffles dans un autre, un amas de pelletteries; ici, un quartier de venaison; là, un chapelet de poissons fumés; ailleurs, les cornes d'un orignal, avec la patte d'une panthère, étaient fixées à la muraille. Ailleurs encore c'étaient des fusils et carabines avec leur attirail. Sur une saillie de la roche, en forme de console, se trouvaient des pistolets diversement montés et provenant de fabriques différentes. Une table grossière, dressée sur un tréteau, occupait le centre de la salle.

—Allons, Hagar, dit Carrier, trêve à tes ricanements et donne-nous quelque chose à manger. Nous avons une faim de loup, ce soir.

La négresse sortit lourdement et revint, au bout de quelques instants, avec de la viande froide et une bouteille de whisky. On délia les mains de Kenneth en lui disant qu'il pouvait souper, s'il le voulait. Mais, n'étant pas disposé à satisfaire son appétit, il refusa, sous prétexte qu'il était fatigué. Puis, il se jeta sur une peau de buffle et feignit de dormir.

Jean et Chris étiquèrent vigoureusement leur repas; et accordèrent une attention soutenue à la bouteille, tout en jetant de temps à autre, leurs yeux sur le jeune homme et en se livrant à des remarques sur son compte. Kenneth simulait le sommeil d'un homme harassé, mais avait un grand soin de tenir l'œil et l'oreille au guet.

—Ce gaillard-là en prend tout à son aise, dit Jean. Du diable, si je pourrais ronfler dans sa position!

—Ne te fie pas trop aux apparences, répondit Carrier, engloutissant un énorme morceau de viande qui aurait étouffé un chien modeste. Ce renard-là peut bien jouer un rôle. Ce n'est pas un luron de mon espèce, venu à pied du Texas, qu'on trompe aisément. On connaît assez son monde pour être généralement soupçonneux. Notre homme a bien l'air de dormir, mais qui ne voit pas le fond, hum!

Jean se pencha vers son compagnon et lui demanda d'un ton bas, quoique parfaitement distinct pour Kenneth :

—Qu'est-ce que le capitaine en va faire maintenant.

—Rien de bon, je t'assure. Nous le garderons en sureté jusqu'à nouvel ordre; quoique—si j'avais le champ libre, je—Carrier guigna furtivement Kenneth et passa son doigt sur sa gorge.—Il serait bien mieux pour nous de nous en débarrasser, à cause de ce qui s'est passé, quand nous avons entrepris de le conduire de la factorerie d'York à Norway-House, ajouta-t-il. Il serait plus convenablement ailleurs qu'ici, hum!

—Ah! c'est un dur à cuire, répliqua Jean. Sans cela il ne se serait pas tiré d'affaire à la rivière Severn. Au surplus, je m'en moque. Il appartient au capitaine, qui en fera ce qu'il voudra.

Ils causèrent pendant quelque temps de la sorte; puis leur conversation s'embrouilla peu à peu, en raison de soins qu'ils ne cessaient de prodiguer à la bouteille. La langue de Jean s'épaissit et il finit par laisser tomber sa tête sur la table. Chris essayait de faire les yeux doux à la négresse qui scouriait dans un coin, en faisant trembloter ses volumineuses masses de chair. Mais l'alcool avait alourdi ses membres et il resta cloué sur son siège jusqu'au moment où le sommeil s'empara aussi de lui. Avant qu'ils ne s'endormissent, Hagar, ayant disposé des couvertes et des peaux de buffle à l'entrée du souterrain,—les conduisit et les coucha sur ce lit improvisé. Jean était presque ivre-mort; mais Carrier, malgré son ébriété, recommanda plusieurs fois, d'un ton menaçant, à la négresse de veiller sur leur prisonnier.

(A continuer.)

NAPOLEON CARRIERE.

PEINTRE.

Acceptera toutes sortes d'entreprises, jobs, etc., prix très modéré.

Coin des rues Grant et Guillaume LONGUEUIL.

CHAUSSURES

Rappelez vous que vous pouvez acheter vos chaussures à 20 par cent meilleur marché qu'ailleurs chez

PIERRE HEMOND & Fils,

1365, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

FRANCOIS POIRIER

BOUCHER.

—ETAL DU MARCHE No. 1—

Viandes de première qualité, prix modéré

Résidence: No. 65 Rue Chemin de Chambly

LONGUEUIL.

A. U. Duhamel,

ENCANTEUR ET

MARCHAND A COMMISSION

527 — RUE STE. CATHERINE, — 527

MONTREAL.

Je me charge des ventes à domicile. Les ventes et consignations de toutes sortes sont respectueusement sollicitées.

BRUNO NORMANDIN

MANUFACTURE LA

CELEBRE FARINE PREPAREE O.K.,

CONNUE POUR LA MEILLEURE DE NOS JOURS.

No. 12 RUE ST. JEAN, LONGUEUIL.

J. O. PELLAND L. L. B.

AVOCAT

No. 1614-Rue Notre-Dame-No. 1614

MONTREAL.

Toussaint Dubuc

Marchand de bois de sciage et de charbon à prix modérés.

No. 53—Rue ST. LAURENT—No. 53

LONGUEUIL.

LEON DEROME

BOUCHER

Etal Nos. 69 et 70, MARCHÉ BONSECOURS.

A toujours en vente des viandes de première qualité et de nouveau choix, à un prix très modéré.

Julien Gadbois & Cie.,

SELLIERS

Harnais faits à ordre, réparations exécutées avec promptitude.

RUE ST. CHARLES

LONGUEUIL.

ALPHONSE LAVOIE

Voiturier, Charron et Forgeron,

Manufacturier de Moulins à Battre et autres instruments aratoires;

TELS QUE :

Moulins à faucher, Rateaux mécaniques, toutes sortes de réparations, en bois et en fer, et aussi ouvrages de chemin de fer.

AUSSE CHAISES

19, RUE LONGUEUIL, 19

LONGUEUIL.

HOTEL ST. LOUIS

No. 69 Rue St. Gabriel

Cuisine excellente.

Vins et liqueurs de premier choix.

Service irréprochable

Prix modérés.

PIERRE RIVARD & Cie

Propriétaires.

HOTEL DE MONTREAL

Attention toute particulière donnée aux clubs et aux parties de nocé.

PIERRE FRIGON,

Propriétaire.

CHEMIN DU SAULT,

Cote St-Laurent.

Mort d'un brigand.

George Stevens, malfaiteur de profession très redouté à Ellis Prairie, État du Texas, a été tué samedi soir dans des circonstances assez dramatiques. Un fermier du voisinage nommé Shepherd donnait ce soir-là dans sa ferme, un bal auquel le brigand s'était invité lui-même. Stevens, trouvant bientôt que les choses ne marchaient pas à sa guise, tira un énorme revolver à six coups de sa poche, déclarant qu'il allait rendre la fête plus animée, et se mit à ouvrir le feu sur les danseurs qui prirent la fuite dans toutes les directions.

Double meurtre.

Belleville, 22.—Un misérable du nom de Hunter, demeurant dans le township de Hungerford, dont les deux filles étaient malades vendit l'autre jour, la seule vache qu'il possédait pour procurer du pain à la famille. Mais, au lieu d'acheter des vivres, il dépensa son argent à boire et revint à la maison en état d'ivresse. Vers minuit, il se querrela avec sa femme et s'empara d'une grosse chaîne pour la tuer. Une de ses filles sauta hors de son lit et ouvrit la porte, ce qui permit à sa mère de s'échapper. Le père furieux, frappa avec la chaîne son enfant, qui mourut quelques heures plus tard. La femme de Hunter, qui s'était sauvée chez un voisin, à moitié vêtue, est morte aussi du froid qu'elle a enduré, et a été enterrée le même jour que sa fille.

Le principal de l'École Normale-Laval. Québec, 23.—Monsieur l'abbé Bégin a été définitivement nommé, ce matin, principal de l'École Normale Laval à Québec.

Nécrologie.

C'est avec regret que nous avons appris la mort de dame veuve Pierre Davignon, arrivée dimanche matin, à Longueuil. Eminemment bien douée sous tous les rapports, Mme Davignon laisse plusieurs enfants et une foule d'amis pour regretter sa perte. La famille Davignon est une des plus anciennes de la ville de Longueuil. Nous offrons nos plus sincères condoléances à la famille de la défunte.

De 1871 à 1881, l'augmentation du commerce du Canada, des salaires et du nombre des ouvriers Canadiens a été dans la proportion suivante :

Table with 2 columns: Category and Percentage. Includes: Expédition des marchandises 57 p. cent, Animaux et produits des animaux 22 p. cent, Produits des champs 39 do, Produits des mines 80 do, Produits de l'industrie 40 do, Produits des pêcheries 60 do, Capital employé dans l'industrie 117 do, Nombre d'employés 36 do, Salaires payés 15 do.

C'est mieux, que de voir les ouvriers de Québec, défonçant les hangars à farine chez Renaud, et ceux de Montréal réduits à recourir aux établissements où l'on donnait la soupe, n'en déplaise aux apôtres du libre-échange.

Accidents.—Nous apprenons avec regret que madame veuve Narcisse Bissonnette, âgée de 78 ans, demeurant à Montréal, a été la victime d'un pénible accident. Ayant fait un pas sur le haut d'un escalier, elle fut précipitée toute la hauteur de 27 marches et souffrit de nombreuses contusions.

Quoique très-souffrante encore, les médecins espèrent sa guérison. Cette dame est la belle-mère de nos estimés compatriotes MM. Augustin et Joseph Aubertin et Louis Vincent, à Longueuil.

Un proverbe anglais dit : "an ounce of prevention is better than a pound of cure." "un once de prévoyance vaut mieux qu'une livre de guérison."

C'est en lisant le Journal d'Hygiène Populaire que vous en serez convaincu, car vous y trouverez le moyen d'éviter de passer sous les griffes terribles de l'hydre sans pitié, qui a nom contagion.

La philosophie d'un charretier de cabrouet.

Oui mon fils, il ne faut pas toujours se fier aux apparences. Quand tu auras comme moi, acheté un cheval avec un œil de verre, le poil teint et les dents finies, tu ne seras pas si pressé de te marier, sans examiner.

Une des choses les plus difficiles au monde, c'est de reconnaître la nationalité d'un cheval; mais un œil exercé distingue toujours le mulet.

Le cheval trouve que le fardeau le plus lourd, est léger comparé au poids de la mouche qui le pique.

Si le cheval, qui meurt à vingt-cinq ans savait parler, il y aurait bien des gens d'oubliés dans son testament.

Tête d'âne ne blanchit jamais. Qui nait poulin' aime à ruer. Qui nait poule aime à gratter.

Parler, c'est dépenser; écouter, c'est acquiescer.

Il y a dans la jalousie, plus d'amour propre que d'amour.

L'esprit sans jugement est un flambeau dans la main d'un fou.

Le talent le plus rare et le plus nécessaire, c'est de savoir parler à temps et se taire à propos.

Les orateurs politiques sont assez sujets à prendre l'amour de la parole pour l'amour du pays.

Windsor a émis pour \$260,000 de débetures.

Le grand Tronc trouve le temps dur et fait la guerre aux serre-freins. On n'emploie plus qu'un seul serre-frein par chaque train de passagers.

Le thermomètre marquait 17 degrés au-dessous de zéro lundi matin à 6 hrs. et 14 degrés à 8 hrs. Il y avait des moustiques dans l'air.

La compagnie de chemin de fer Canada southern reçoit annuellement environ \$40,000 du gouvernement pour le transport des mailles.

Notre capricieux hiver nous a encore prêté son blanc manteau pour plus grand bien des affaires et le plus grand confort de ceux qui sont obligés de voyager en voiture.

Un des amis actifs de la loi Scott s'est fait voler bon nombre de pétitions signées le soir de l'incendie du moulin de M. McKee. Pas un seul marchand de liqueurs en a pleuré de chagrin!

A une assemblée de citoyens vendredi soir à l'hôtel "British-American" la société d'agriculture de Sandwich Est et Ouest fut réorganisée. M. Luc Montreuil fut élu président, John Davis vice-président et l'on forma un comité de huit directeurs.

William Tears, le nègre qui a tailladé William Taylor avec un rasoir il y a quelques semaines en cette ville, a été condamné à 18 mois de pénitencier à Kingston. Nous espérons qu'après un tel repos s'il a encore le désir de se servir du rasoir ce sera simplement pour raser la barbe et non la gorge.

Il est rumeur que l'ex-détective Reid de London, est sur le point d'être nommé chef du département de la police secrète d'Ontario. Sa résidence serait à Windsor et il recevrait un salaire de \$1,300 qui est attachée à cette charge en sus des dépenses de voyage. En voilà un qui n'aura toujours pas trop de misère!

Mardi de la semaine dernière le constable Stonebridge opérait en cette ville, l'arrestation d'un nommé William Hatt de Brighton, sous l'accusation de faux. Le constable prit le train suivant avec son prisonnier pour retourner à Brighton. Arrivé à Toronto, Hatt a sauté en bas du train et a disparu. Il a été impossible de le retrouver.

La ville de Joliet, Ill. où est allé se fixer notre jeune compatriote, M. Thomas Hamlin, est une ville de 18,000 âmes. Il y a bien peu de canadiens et le froid y est excessif. Samedi dernier la température y marquait 29 degrés au-dessous de zéro. La tempête s'y est fortement fait sentir. Il est tombé 4 pieds de neige et les trains passagers de la ligne Michigan Central ont été retardés dans la neige et ont été retardés d'une journée. Malgré tout, M. Hamlin est plein de courage et d'énergie et est satisfait de l'endroit.

L'homme qui a mal aux orteillets et qui, follement, donne un coup de pied sur un chapeau de castor, réalise peut-être mieux que n'importe qui, le fait qu'il y avait une brique dans le chapeau, hormis que ce ne soit le candidat qui vient de se faire battre.

Comment payer une mère des balais à intérêts.

Un bon père de famille tenait le langage suivant à sa fille, charmante enfant de dix-sept ans, qui était plutôt inclinée à passer son temps à lire des romans et faire de la musique que d'aider aux soins de la famille.

"Ma chère fille, dit-il, ne remarques-tu pas chez ta mère une apparence de fatigue, voire même d'anxiété? Naturellement, ce n'est pas toi qui en es la cause, mais tu pourrais y remédier. Veux-tu me faire un grand plaisir? Bien; demain matin, tu te lèveras à bonne heure et prépareras toi-même le déjeuner; lorsque ta mère se lèvera, tu courras au devant d'elle et lui donneras sur la bouche un beau gros baiser. Tu ne saurais l'imaginer comme ça la rajourna, que lorsque tu verras son doux visage enluminé par la joie et la surprise; d'ailleurs ma chérie, tu lui dois quelques baisers.

Ah! oui, je me rappelle; quand tu étais toute petite, malade, le visage boursoufflé, l'haleine fiévreuse, eh! bien alors, ta chère mère t'embrassait, quand d'autres te fuyaient, le couvrait de baisers en te serrant sur son cœur. Et pourtant alors, tu n'étais pas la jeune fille charmante que tu es maintenant. Et puis, pendant toutes les années de ton enfance, c'était encore elle qui était toujours prête, par la magie du baiser d'une mère, à guérir les pauvres petites mains sales et potelées, blessées par les premières ronces qu'elles rencontraient sur le chemin de la vie.

Aussi, les baisers de minuit qui plus d'une fois chassèrent quelques mauvais rêves qui te faisaient agiter sur ton lit. Tous ces baisers sont à intérêts depuis toutes ces longues, longues années.

Certainement, elle n'est pas aussi jolie que toi, mais petite, si tu avais seulement fait ta part d'ouvrage pendant les dix années passées, le contraste ne serait pas aussi remarquable. Son visage a beaucoup plus de rides que le tien, oui beaucoup; mais, si tu tombais malade, il t'apparaîtrait aussi beau que celui d'un ange, car tu le verrais penché sur toi, chaque fois que tu ressentirais le moindre besoin, et ses rides te paraîtraient alors comme autant de reflets de la bonté même, se chassant les uns les autres sur son visage chéri.

Hélas! elle nous quittera, un de ces jours. Toutes ces fatigues finiront par l'user si on ne les enlève pas. Ces pauvres mains rudes, qui ont fait tant de choses nécessaires pour toi, seront croisées sur sa poitrine. Ces lèvres négligées qui te donneront le premier baiser, à toi bébé, seront pour toujours closes, et ces pauvres yeux chagrins et fatigués se seront ouverts dans l'éternité, alors ma fille, tu apprécieras ta mère, mais il sera trop tard, pour sa joie à elle et pour ton bonheur à toi.

Tout passe, tout lasse, tout casse.

On croit que l'arbre le plus vieux et le plus gros est un chatagnier près du pied du Mont Etna. Il est creux et assez grand pour que deux voitures puissent manœuvrer à l'aise. La circonférence du tronc principal est de 212 pieds. Le géant (Grizzly) le monarque des plantations de Mariposa, mesure 92 pieds. Le fameux chêne (Charter) près de Hartford, Connecticut, qui tomba, le 23 Aout 1856, avait 33 pieds de circonférence à sa base.

Devant le commissaire de police: —Enfin, décidez-vous, choisissez; 20 francs ou la prison?

—Alors, monsieur le commissaire, j'aime autant que vous me donniez les 20 francs.

MARIAGES.

Mercredi matin, à l'église St-Alphonse de Windsor, M. Paquet, fils de lieutenant-colonel Paquet, d'Ottawa, conduisait à l'autel Mlle Joséphine Baby, de cette ville.

A Boucherville, par le Rvd. M. P. F. Beauchamp, chapelain du couvent d'Hoche-laga, Victor Normandin, écuyer, Notaire à Mademoiselle M. Corinne Lafore, seconde fille du capitaine E. Lafore.

Hotel Montarville

TENU PAR J. A. RIENDEAU, VIS-À-VIS LA TRAVERSEE DE LONGUEUIL. Table de Billard, etc.—Service irréprochable.

Nos. 10 & 12, RUE ST-CHARLES, LONGUEUIL.

Diligence de Longueuil

D. BRISSETTE, Propriétaire.

Table with 2 columns: DE LONGUEUIL and DE MONTREAL. Includes departure times for 7.45, 8.30, 10.00, 1.00, 5.00 A.M. and P.M.

La diligence partira du Bureau de Poste de Montréal, aux heures ci-dessus, et 10 minutes plus tard à l'Hôtel de Québec, en face du marché Bonsecours, excepté le voyage de 11 heures au matin où elle partira directement de l'hôtel de Québec.

DEFI!

"Il y a-t-il un homme" qui ait jamais su ou entendu dire qu'un livre, un document ou autre objet ait été détérioré par le feu, dans un

Coiffe-Port à l'épreuve du feu

DE GOLDIE & McCULLOCH

"Il y a-t-il un homme"

qui ait su ou entendu dire qu'un voleur se soit emparé du contenu d'un

COFFRE-FORT A L'ÉPREUVE des VOLÉURS

DE GOLDIE & McCULLOCH.

1884

Médaille d'or à Toronto; Médaille d'or à Ottawa; Médaille d'argent à Montréal (la plus haute récompense) et le plus haut prix à toutes les expositions où ils se sont présentés.

CONDITIONS FACILES. BAS PRIX.

ALFRED BEEN, Agent Général, 319 RUE ST. JACQUES.

L. N. PARE

No. 657 Rue Notre-Dame Est, Vis-à-vis la traversée de Longueuil.

MONTREAL

Horloger & Bijoutier!

ASSORTIMENT DE MONTRES, HORLOGES, LUNETTES, BIJOUTERIES, ETC.

Spécialité: Réparations de Montres, Bijoux, etc.

LACOSTE & CIE.,

IMPORTATEURS DE Fer et de Charbon.

Fournisseurs de Chemins de Fer, Propriétaires de Forge Alpha.

Manufacturiers de Tarjettes, Clanches de Porte, Essieux, Mains de Fer, Crampes.

Peintures de toutes descriptions, etc.

Nous nous occupons de la vente et de l'achat de machineries.

No. 667 Rue Notre-Dame, No. 667 MONTREAL.

PHILIAS BOURDUA

Sera toujours prêt à fournir à ceux qui voudront bien aller le voir toutes sortes de bois tels que :

BOIS DE SCIAGE,

BOIS DE SERVICE, Etc.,

No. 9, Rue St. Antoine, No. 9 LONGUEUIL.

ISAIE GINGRAS, L. L. B.

NOTAIRE

No. 78—RUE ST. CHARLES—No. 78

PRÈS DU COLLÈGE, LONGUEUIL.

PELLETIER & JODOIN

AVOCATS

74 RUE SAINT JACQUES, MONTREAL.

Alexandre Jodoin

AVOCAT

No. 67—Rue St. Sulpice—No. 67 MONTREAL.

Résidence: Rue St. Charles, LONGUEUIL.

FUMEZ LE CIGARE

DOCTOR

En vente chez tous les Tabacconistes.

LE MEILLEUR A 5 CENTS.

FABRIQUE PAR

Courteau Frères,

646 RUE CRAIG, MONTREAL.

FATBLIE EN 1840.

A. DUBORD & CIE.,

Importateurs et Manufacturiers de

Tabacs, Cigares, Etc.,

EN GROS ET EN DÉTAIL

227 & 229 RUE ST. PAUL.

TABAC EN POUVRE UNE SPÉCIALITÉ.

FRS. & A. D. LAPOINTE

ARCHITECTES DE L'EXPOSITION

Bureaux: 35 RUE ST. JACQUES—Montreal (Bâtisse de l'Edoardo.)

Architectures religieuses, une spécialité. Médailles d'argent et diplôme à l'Exposition de la Puissance de 1884.

GEO. DAVALUY

Agent et Comptable,

représente le département français de l'Assurance sur le feu Phoenix de Londres.

1618 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Spécialité: Règlement d'affaires de faillites.

ETIENNE BENOIT

MARCHAND D'ÉPICERIES

Vins, Liqueurs, Provisions, Farine et Pain

à meilleur marché que partout ailleurs.

155 Rue St. Charles, Longueuil.

EMILE RABAT

RESTAURATEUR

CUISINE FRANÇAISE

Spécialité de Vins et Liqueurs de première qualité

Repas à toute heure du jour, service irréprochable.

Nos. 25, 27, COTE ST. LAMBERT

MONTREAL.

Restaurant Richelieu

LOUIS NEUNIER, Propriétaire,

No. 1564 RUE NOTRE-DAME

Vins et Liqueurs de Choix, crus, MONTREAL.

M. J. DESCHENE,

qui a été employé pendant plusieurs années dans les meilleurs hôtels de Montréal, a le contrôle du Restaurant, et l'on peut compter sur la plus grande satisfaction.

REPAR. À TOUTE HEURE.

OUVERT DE 7 A. M. À MINUIT.

A. LABELLE

Confiseur et Pâtissier

— EN GROS —

No. 45 RUE ST. PAUL, MONTREAL.

M. Labelle se charge de remplir avec promptitude toutes commandes que les marchands de la campagne voudront bien lui donner et à des prix défiant toute compétition.

L'IMPARTIAL

Journal Hebdomadaire

PUBLIE A LONGUEUIL.

ABONNEMENT:

Pour le Canada } \$1.50 par année.

et les États-Unis, } \$2.00 par année.

Pour la France et les pays étrangers, } \$2.00 par année.

Et aujour